



Cette photographie pourrait s'intituler "Le chat d'Irma". Notre rencontre fut brève et intense. Quelques secondes tout au plus, un regard, une photographie, l'éternité. C'était en mai 2012 à Tbilissi, capitale de la Géorgie. Je venais d'arriver chez Irma, ma logeuse pour quelques jours : une petite cour intérieure au charme suranné, le rebord d'une fenêtre décrépie. Il est arrivé comme il est reparti. Libre.

PORTFOLIO

PHILIPPE GUIONIE



En 1883, Jules Verne publie le roman *Kéraban-le-Têtu*. On y suit un riche négociant turc qui décide de faire le tour de la mer Noire afin d'éviter d'acquitter la taxe pour la traversée du Bosphore. Philippe Guionie a arpenté les mêmes rivages pour nous livrer un regard contemporain sur cette zone aux confins de l'Europe et de l'Asie.





Page précédente

Été 2014. Pendant plusieurs jours, je longe la côte septentrionale de la Turquie. Sur les hauteurs de la ville d'Eregli, la route s'efface peu à peu laissant place à une piste poussiéreuse jalonnée de carcasses de voitures abandonnées.

2004 : premier voyage à Istanbul, Turquie. Dans une ruelle du quartier Galata près de la gare maritime de Karaköy, j'aperçois le regard inquisiteur de Mustafa Kemal Atatürk, fondateur et premier président de la République de Turquie en 1923.



Ci-contre

Au nord de Batoumi en Géorgie, la voie ferrée longe le rivage de la mer noire. Quelques vestiges du temps passé et presque autant de touristes égarés

Le jardin botanique de Batoum est situé à 9 km au nord de la ville de Batoumi en Géorgie. C'était l'un des jardins botaniques les plus importants du temps de l'Union soviétique.



A Batoumi, capitale de la région autonome d'Adjara en Géorgie, une grande roue aux accents verniens domine le front de mer moderne.



Istanbul, Turquie, 2004. Un bateau gît à quelques mètres du rivage stambouliote. Sentiment d'éternité.



Sulina est une petite ville roumaine à l'embouchure du delta du Danube. Les maisons traditionnelles en bois participent de cette ambiance si particulière où le temps semble s'être arrêté.



Le çai est la boisson la plus populaire en Turquie. Thé noir, au goût corsé, il est aussi bien une boisson qu'un rituel convivial. Il a rythmé chacune de mes journées en Turquie.



Composition graphique à Zonguldak, port charbonnier turc, 2004



En 2012, je quitte la Géorgie par le poste frontière de Sarpi. Direction la Turquie. Je m'arrête à Hopa : sa plage de galets, son usine,...



En juillet 2004, j'ai photographié cet homme à Zonguldak en Turquie. Un ancien mineur ? Je ne sais pas. Aucune parole échangée, juste un regard et un sourire timides. Et l'étrange sensation de voir un homme en osmose avec son environnement.



Point ultime du Danube à l'extrémité Est de la Roumanie, Sulina est une sorte de far-west, au bout de l'Europe. Depuis l'entrée de la Roumanie dans l'Union européenne en 2007, cette petite ville de 5000 âmes est devenue la nouvelle frontière du continent européen.



Eregli est une ville turque sur la côte septentrionale. Important centre d'industries lourdes et de construction navale, elle est aussi une destination prisée du tourisme balnéaire.

INTERVIEW

PHILIPPE GUIONIE

Cette errance photographique convoque aussi bien l'histoire avec un grand H que l'actualité plus contemporaine.

Comment est née cette série ? Combien de voyages représente-t-elle et dans quels pays ? Comment avez-vous choisi les endroits parcourus ?

En Turquie, les points cardinaux sont désignés par des couleurs : Ak, le blanc pour le Sud, Kara, le noir pour le Nord. Ainsi, la mer Méditerranée, mer blanche, se mue en mer Noire au niveau du détroit du Bosphore. Et, c'est précisément ce lieu que j'ai choisi comme point de départ pour cette série "Swimming in the black sea". Réalisée entre 2004 et 2012, c'est un voyage poétique et atemporel autour la mer Noire. J'ai réalisé plusieurs voyages, parcourant successivement la Turquie, la Bulgarie, la Roumanie, l'Ukraine et la Géorgie.

Le fil conducteur s'est-il imposé à la faveur de ces voyages, ou était-il clairement défini dès le début ? Pourquoi avoir choisi de faire référence au roman de Jules Verne ?

Cette série s'inspire de Kéran-le-Têtu, un roman publié en 1883 par Jules Verne racontant les tribulations d'un riche négociant turc, Kéran, qui refuse d'acquiescer une taxe imposée inopinément par le sultan pour la traversée du Bosphore, et qui décide de rejoindre Constantinople en faisant le tour de la mer Noire. Cette histoire romanesque est en filigrane de ce regard contemporain sur l'ancien Pont-Euxin des Grecs. Je suis parti sur les traces de ce personnage de Jules Verne, pour ensuite m'en détacher, constituant un poème visuel subjectif aux couleurs acidulées.

Quel regard portez-vous sur cette région ? Qu'a-t-elle de si particulier ?

De la Méditerranée voisine perçoit la douceur de vivre et les accents du Sud, mais cette errance photographique autour d'une mer que l'on ne voit presque pas convoque aussi bien l'histoire avec un grand H que l'actualité plus contemporaine.

Au premier abord, cette série semble plus poétique, plus légère que vos travaux précédents, qui

empruntaient une veine plus classiquement documentaire, et un style plus tendu, plus direct. Considérez-vous ce chapitre comme une simple respiration dans votre parcours, ou comme un sujet de même importance que ceux réalisés en Afrique et en Amérique du Sud ?

Depuis plus de quinze ans, je suis un photographe qui porte un regard d'auteur sur les thématiques complexes des constructions identitaires et des mémoires humaines. Dans mes précédentes séries "Le tirailleur et les trois fleuves" ou "Africa-America", le portrait était le prisme principal de ma narration photographique. "Swimming in the black sea" est au contraire une série presque dépeuplée. J'avais besoin d'une respiration nouvelle. Me reposer les yeux et la tête. Je voulais sortir de ce face à face frontal du portrait photographique et déambuler simplement dans un territoire inconnu en préservant une certaine distance au réel. Je ressentais le besoin de me taire, de rester silencieux. En outre, de par ma formation d'historien-géographe, mon rapport au temps est exacerbé. Sans mélancolie ni nostalgie, je m'inscris souvent dans la conscience du temps qui passe. Pour moi, travailler en Polaroid était le moyen de dialoguer de manière nouvelle avec ce temps insaisissable, en expérimentant l'immédiateté. "Swimming in the black sea" est à considérer aussi comme l'interrogation d'un photographe dans son rapport au monde et à sa pratique artistique.

Il semble malgré tout qu'au fil de vos séries, la photo posée laisse peu à peu la place à l'instantané. Est-ce un choix délibéré ? Ce sentiment de légèreté, de lâcher-prise, vient aussi de l'esthétique photographique, qui tient ici un rôle plus visible, avec le rendu très caractérisé du Polaroid. Quel matériel avez-vous utilisé ? Pourquoi ce choix ?

Commencé en 2004, ce voyage sur les rives de la mer Noire s'est déroulé par étapes au gré de mes autres voyages notamment sur le continent africain, ma terre de prédilection. D'un point de vue très personnel, je me méfie de la couleur. L'essentiel de ma production photographique est en effet réalisé en noir et blanc et en argentique. Travailler en Polaroid correspondait à un premier pas vers la couleur car je le considère comme un entre-deux. J'avais acheté des films Polaroid pendant des années avant d'apprendre que le support allait disparaître. "Swimming in the black sea" est aussi une réflexion sur le médium. Quand j'ai commencé ce travail en 2004, le Polaroid était de bonne qualité, avec de la matière, de la texture. Au fil du temps, le support s'est

détérioré avec l'apparition d'une dominante jaune, par tâche ou par trace. J'y ai largement contribué: fortes chaleurs, aéroports et leurs cortèges de rayons en tous genres. Une nouvelle interface plastique s'est ainsi peu à peu mise en place, permettant au photographe que je suis une nouvelle mise à distance du réel. Parfois, certaines images évoquent l'univers cinématographique et notamment celui d'Andreï Tarkovski qui est pour moi une référence majeure dans l'utilisation du Polaroid. Qui est cette jeune fille photographiée de dos à Kobuleti en Géorgie en 2015? Peu importe. C'est avant tout une silhouette, une gestuelle, une apparition ou son contraire, la première séquence d'un film ou la dernière.

Le choix du Polaroid évoque un sentiment d'effacement inéluctable des lieux et des personnes photographiés. Était-ce une façon de montrer l'impermanence des choses, dans cette région où les destins individuels ont sans cesse été bousculés par la guerre ou la raison d'État?

Je ne cherche pas à documenter la mer Noire mais plutôt à susciter pour chaque image un nouveau voyage loin de tous repères spatiaux et temporels. C'est une histoire de sensations et de sentiments mélangés où chaque image doit se regarder pour ce qu'elle est.

En regardant bien vos images, on s'aperçoit que sous le vernis esthétique, derrière la joliesse et la douceur chatoyante du Polaroid, évoquant un climat agréable où il fait bon vivre, de nombreux éléments menaçants viennent perturber cette harmonie: une affiche à la gloire d'Atatürk, un bateau chaviré, un chat noir, un immeuble dangereusement en équilibre au bord d'une falaise, voire le film lui-même qui commence à se voiler... Avez-vous consciemment recherché cette tension entre un traitement presque léger et un fond plus grave? Avez-vous cherché à produire cette double lecture? Cette double narration dont vous parlez et que je revendique pleinement participe à la construction d'une sorte de mythologie en marche. À la manière du cinéma de Tarkovski, "Swimming in the black sea" convoque le spirituel et le matériel, la nature et le social, l'histoire et l'individu.

Comment avez-vous défini la séquence des images du livre? De façon chronologique, géographique, sémantique?

Le livre offre une double chronologie: celle du voyage proprement dit et celle de l'évolution intrinsèque du support Polaroid. Il n'y a aucun élément de légende. Certaines photographies proposent quelques objets ou signalétiques en guise de coordonnées géographiques pour situer ce voyage sans but véritable à travers une mer presque aux abonnés absents. J'avais besoin de cette décontextualisation. La couverture matelassée de l'ouvrage renforce le caractère précieux de ce voyage singulier en l'inscrivant dans un écrin. Autre choix volontariste: celui d'Andreï Kourkov, célèbre écrivain ukrainien de langue russe, pour poser quelques mots in-

Travailler en Polaroid était le moyen de dialoguer avec ce temps insaisissable.

productifs. Je me suis souvenu que lors de mon premier séjour en 2004, j'avais pour seule lecture son premier roman à succès, *Le Pingouin*. Je savais aussi qu'il avait passé son enfance sur ces rivages pontiques. Il a écrit cette phrase merveilleuse qui résume tout: "La mer que je préfère à le bleu pour couleur et le noir comme nom".

Vous avez conservé dans le livre le petit format original des épreuves Polaroid dont vous avez aussi exposé les originaux en galerie. Respecter ce format était-il une manière de rester dans l'immédiateté de la prise de vue?

Le Polaroid offre de la matière, dense et subtile, un grain vaporeux. Il était essentiel de respecter la préciosité du support, le rapport intime qu'il induit avec le regardant.

Où pourra-t-on voir la série cet été?

Je suis maître de stage aux Rencontres d'Arles depuis 2012. Cette année, j'encadre un workshop du 26 au 31 juillet sur le thème "La photographie documentaire, de l'idée au support". La série "Swimming in the black sea" sera projetée le 29 juillet lors de la soirée dédiée aux maîtres de stage.

Philippe Guionie, pourquoi photographiez-vous?

Pour être libre. Pour poser des images sur des mémoires humaines qui n'en ont pas.

Propos recueillis par Julien Bolle

PHILIPPE GUIONIE

1972 Naissance à Brive

1990-1998 Formation d'historien-géographe, Université Toulouse le Mirail

2001 Expose sa première série, Gens de lagune, à Castres et Aubenas.

2003-2004 Sa série Rivages urbains est retenue par les festivals Photo de Mer à Vannes et ManifestO à Toulouse

2005 Première projection de la série Kéran-le-Têtu au Musée d'Art moderne et contemporain Les Abattoirs, Toulouse

2006 Publie les livres "Anciens combattants africains" (éditions Les Imaginayres), et "Un petit coin de paradis" (éditions Diaphane), nombreuses expositions dans la foulée.

2008 Reçoit le Prix Roger Pic 2008 pour la série "Le tireur et les trois fleuves", nombreuses expositions en France et à l'étranger Commence à enseigner la sémiologie de l'image à l'école de formation de la photographie et du multimédia (ETPA) à Toulouse.

2009 Devient membre de l'agence Myop Commence à encadrer de nombreux workshops en France (aux Rencontres d'Arles entre autres) et à l'étranger, notamment en Afrique

2011 Publie le livre "Africa-America" (éditions Diaphane), nouvelles expositions en France et à l'étranger

2014 Publie le livre "Swimming in the black sea" (Filigranes éditions)



À deux pas des installations portuaires de Bourgas, de jeunes Bulgares défient les eaux calmes de la mer Noire.